

pensera comme nous, il sera trop tard.

Mme Lenormand, sa fille adoptive, nous a fait de bien aimables révélations, au sujet de ce mariage—
 “Mme Récamier ne reçut de son mari que son nom. C’est peut-être étonnant, mais je ne suis pas chargée d’expliquer ce secret.” Tout fut donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Juliette et le bonhomme Récamier mirent donc en commun, beauté, jeunesse, esprit, âge mûr et richesse. Ils se marièrent sous le régime constitutionnel, avec deux Chambres. A Lyon, patrie de Juliette, il est un adage bien connu : “Vivre pauvre pour mourir riche.” Mme Récamier vécut pauvre selon les lois divines de l’amour : elle mourut riche d’adorateurs et d’hommages ; et, comme la fille de Jephté, elle ne demanda pas d’aller pleurer, deux mois, sa virginité dans les montagnes.

L’excellent M. Récamier put s’apercevoir tout de suite qu’il ne s’écartait pas trompé. “La jeune et innocente enfant qui portait son nom,” devint dès son apparition dans le monde parisien, la reine de la beauté. Sa majorité royale fut déclarée, séance tenante son règne dura un demi-siècle. Son premier salon fut envahi par tout ce qui portait un nom dans les lettres, dans les armes, dans l’aristocratie. Les Bonaparte, les Montmorency, les Mecklenbourg, les Wurtemberg, les Moreau, les Bernadotte y coudoyaient La Harpe, Fontanes, Marmontel. Mme de Staël y occupait un trône. Le premier des “cinq cents amis” qui déclara sa flamme à Juliette fut Lucien Bonaparte. Lorsqu’il se fut bien convaincu qu’il perdait son temps et ses peines, il redemanda ses lettres. Juliette voulait les rendre et fermer sa porte à Lucien : M. Récamier s’y opposa !

Après Lucien ce furent les Montmorency ; trois générations de premiers barons chrétiens : Mathieu, Adrien et Henri. Ils donnèrent à la société que fréquentait Juliette, le ton de la haute courtoisie et de la vraie politesse. Ces grands seigneurs dont l’affection pour Mme

Récamier resta noble et sérieuse, enseignèrent à tous le respect du gentilhomme pour la femme aimée : “Sed maximum est in amicitia superiorum parem esse inferiori.”

Ils n’en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Jamais leur ancêtre Mathieu, n’entoura de plus d’égards sa femme Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros. Jamais Henri IV ne fut plus tendre, plus respectueux, plus dévoué envers leur grand’tante Charlotte de Montmorency. Bassompierre voulait l’épouser. Le Bernais fit venir son compagnon et lui dit :—“Si tu épouses Charlotte de Montmorency, et qu’elle t’aime, je te haïray. Si elle m’aimait, tu me haïrais.” Ce n’est pas le bonhomme Récamier qui aurait raisonné ainsi.

Quoi qu’il en soit, si on pouvait dire que Juliette savait “sacrifier son cœur à son besoin d’hommages,” elle était aussi bonne que belle, et la duchesse de Devonshire définissait ainsi “la coquette angélique” ;—“d’abord elle est bonne, ensuite elle est spirituelle, et puis elle est belle.” A cet empire irrésistible, les femmes elles-mêmes n’échappaient pas ; et c’est là qu’elle fut vraiment une conquérante. Écoutons Mme de Staël. A un moment où M. Récamier avait été moins heureux dans ses spéculations, l’illustre auteur de “Corinne” écrit à Juliette :—“Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune encore de bonheur dans cette triste vie où l’on marche si dépouillé. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas ! ni la mort ni l’indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures mortelles. Adieu, cher ange, j’embrasse avec respect votre visage charmant.”

Joubert, le disciple et souvent le rival de Laroche-foucaud, Joubert pour qui Fontanes a écrit ces vers charmants :

Mais si Joubert, ami fidèle
 Que depuis trente ans je chéris,
 Des cœurs vrais, le plus vrai modèle,
 Vers mes champs, accourt de Paris,
 Qu’on ouvre, j’aime sa présence.

Joubert s’est dépeint et a dépeint

Juliette dans les lignes suivantes :—
 “Je ressemble en beaucoup de choses au papillon : comme lui j’aime la lumière ; comme lui j’y brûle ma vie ; comme lui j’ai besoin pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que mon esprit se sente pénétré d’une douce température.”

A Coppet, en 1807, elle rencontra chez Mme de Staël, le prince Auguste de Prusse. Le neveu du vainqueur de Hohen-Friedburg, de Leuthen et de Lissa, était beau et magnanime ; il devint amoureux de Juliette. Vaincu à Iéna par la France, il était battu une seconde fois à Coppet. On résiste difficilement à de pareilles victoires ; Juliette songea au divorce. Le bonhomme Récamier ne l’entendit pas de cette oreille-là. Le prince de Prusse aimait Juliette jusqu’à la fin, et voulut être enseveli avec une bague qu’elle lui avait donnée. C’est chez Mme Récamier que son immortelle amie rencontra Mme Swetchine. Comme la noble Slave hésitait à s’approcher d’elle. Mme de Staël lui dit :

—Est-ce que vous ne voulez pas faire ma connaissance ?

—Madame, répondit Mme Swetchine, c’est au roi à saluer le premier.

Plus tard, toutes les trois : Corinne, Juliette et Mme Swetchine, se trouveront réunies chez Mme de Krudener, dans son hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré, tout près de l’Elysée. Le czar y avait préparé, avec son Égérie, le traité de la Sainte Alliance. Lorsque le soir venait, il s’agenouillait à côté de Mme de Krudener, et passait sans s’en douter, des pieds du crucifix aux pieds de cette femme étrange qui se trompait encore plus qu’elle ne trompait son mystique amant. Quand, fatiguée de quinze ans d’esclavage, la victoire divorça avec lui, le vainqueur de l’Europe dut regretter d’avoir passé à côté de cette belle guerrière “sans sourire ni soupir.” Étrange destinée de Napoléon : Quatre femmes l’ont combattu et l’ont vaincu. Il repoussa Mme de Staël et Mme de Krudener, il fut repoussé par Mme Récamier : au second em-